

Je m'appelle Marie Jacoby-Esch et je suis née à Erpeldange près de Wiltz, qui était à l'époque une section de Weidingen.

Quand ?

En février 1933.

Que faisait votre famille ?

Mes parents étaient agriculteurs. Nous étions 8 enfants et mettions tous la main à la pâte. Une fois un peu plus âgés, nous pûmes nous faire un peu d'argent supplémentaire dans d'autres ménages. Je me suis mariée en 1955, avec Rudy Jacoby, d'Eschweiler. C'est là que nous avons fondé notre propre foyer, mais nous donnions aussi, si possible, un coup de main à la maison.

Quels souvenirs gardez-vous du moment où la guerre a éclaté ?

Beaucoup de choses semblaient inimaginables au début. Notre vicaire venait chaque semaine nous faire la leçon. Par beau temps, nous allions nous promener en forêt avec lui. En mai, nous étions en balade en forêt lorsqu'il a déclaré que ce serait un bon endroit si les Allemands venaient. Je me suis demandé ce qu'il voulait dire par là. Quelques jours plus tard, nous avons tout compris. En effet, c'est alors qu'ils sont arrivés. Il voulait dire que rien ne pouvait nous arriver dans les buissons où nous nous trouvions. Au début, la situation n'était pas si grave. Je me souviens de comment ils sont arrivés. Ils sont venus à pied avec de vieux chevaux qui ne pouvaient presque plus avancer. Nous étions catastrophés. Nous ne savions rien de ces gens. Ils étaient exténués d'avoir déjà parcouru un si long chemin. Ils ne nous portaient pas autant dans leur cœur que les Américains qui vinrent plus tard. C'était différent. Il faut dire que nous étions aussi plus âgés à ce moment-là. Les Allemands ont débarqué avachis sur leurs chevaux affaiblis. Plus tard, ils se sont pointés avec des véhicules. Certains soldats ne voulaient même pas faire la guerre. La situation n'a fait qu'empirer. Tout à coup, on nous a dit d'obscurcir les fenêtres et de ne laisser aucune lumière allumée la nuit.

J'allais à l'école à Wiltz. Nous recevions des cartes de ravitaillement sur lesquelles figuraient le nom et la date de naissance, et qui nous permettaient d'acheter des vivres. Il fallait ensuite remettre les tickets de ces cartes aux services alimentaires. À cette époque, j'allais à la *Hauptschule*, l'école pour les bons élèves. Nous avions cours jusqu'à 13h. C'était en 1941. Ma mère m'envoyait toujours chercher les cartes de ravitaillement aux services alimentaires. Pour cela, il me fallait connaître les noms de tous mes frères et sœurs. Dans la file derrière moi, j'entendais toujours les gens s'étonner sur le fait que je parvenais à tout retenir. Je m'en souviens encore aujourd'hui. Avec ces cartes, nous pouvions ensuite faire des courses.

Peu à peu, les règles se sont rigidifiées. Mon oncle était déjà décédé à ce moment-là, il était à Dachau. Mon frère aîné avait ordre de rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Mais il ne l'a pas fait. Ce n'était pas le genre de notre famille. Surtout parce que notre oncle était à Dachau. Ils insistaient pour que nous adhérions aux Jeunesses hitlériennes. Nous nous y sommes toutefois refusés.

Cela a-t-il eu des conséquences ?

Oui, un peu à l'école. Mais nous étions discrets et allions à l'église. Nous vivions notre vie. Nos parents étaient très stricts.

Les événements se sont précipités. À l'époque, les cours de français étaient donnés à partir de la 2^e année. Cela a vite été de l'histoire ancienne pour nous. Nous n'avons pas appris le français. C'est à ce moment que les réfugiés du sud du pays sont venus dans le nord. La situation était terrible à l'école. Tous les élèves assis à l'avant venaient du sud. Parmi eux, certains étaient pauvres. Au final, toute

l'école était envahie de poux. Nous n'avions jamais connu ça auparavant. C'était terrible pour ces enfants. Ils sont restés chez nous pendant plusieurs mois. Certains étaient de bons élèves, d'autres moins. Parmi les adultes présents, certains ont rapidement été enrôlés. C'était en 1942. Nous en avons un à la maison qui dormait sur le canapé. Il était chargé de travailler chez nous parce que nous étions une famille nombreuse. Mais il ne travaillait pas. Mon père et ma grand-mère étaient en colère contre lui. Il ne savait pas comment travailler dans les champs. Il n'avait jamais rien connu de tel. Ces étrangers nous causaient des ennuis. Mais ils ne sont restés que 2-3 mois.

Était-ce au début de la guerre ?

Oui, dès le début de la guerre. À l'époque, nous subvenions à nos propres besoins. Avec le lait, la crème et le beurre que nous produisions nous-mêmes. La population faisait aussi des réserves en masse. Les gens venaient nous acheter du beurre et du lait. Ma mère faisait notre pain elle-même. Elle a fait ça toute sa vie. 7 miches tous les 4 jours. Après tout, nous étions une grande famille. Comme je l'ai dit, nous subvenions à nos besoins. Nous devions donner ce qu'il nous restait. Des pommes de terre, etc. Certains venaient s'approvisionner en cachette. S'ils se faisaient prendre, ils étaient punis. Nous aussi, mais nous faisons attention. Nous avons 5-6 vaches et n'avions pas besoin de tout leur lait pour notre propre consommation. Certains venaient aussi nous acheter du lait en cachette. Un peu plus tard, vers 1942-1943, des gens de Weidingen sont venus avec des bidons sur des chariots pour aller chercher du lait chez des fermiers, qu'ils ont ensuite revendu en chemin. Notre lait partait pour la petite somme qu'ils nous en donnaient, et ils vivaient grâce au reste. Mon père disait toujours qu'il fallait bien que ces gens vivent. Nous avons également 2 chevaux qui tiraient nos chariots dans les champs. Un jour, un véhicule est venu de Wiltz, et nous avons été sommés de livrer les chevaux le lendemain. Nous nous sommes exécutés, et à partir de ce moment, nous avons dû trouver un moyen de tirer nos chariots et nos machines. Pendant l'offensive von Rundstedt, nous n'étions partis que 5 jours, mais quand nous sommes revenus, ils avaient chassé nos vaches de l'étable. Une vache gestante était restée à proximité, car ces bêtes ne connaissaient rien d'autre. Ils l'avaient abattue. Le village abritait une cuisine de campagne où ils les abattaient. Mais nous n'en avons rien obtenu. Nous n'étions pas partis longtemps, nous avons seulement atteint Heiderscheidergrund. 1943 fut également une année très difficile. Et la grève de 1942 a aussi été un moment terrible.

En 1942, alors que les vacances avaient déjà commencé, nos instituteurs ont été envoyés à Hinzert, voire exécutés. Nous n'avons plus appris grand-chose. Nous avons appris quelques mots d'anglais pendant la guerre. Et en septembre, les Américains sont arrivés. Lorsque nos instituteurs ont été fusillés, nous avons appris la nouvelle dès le lendemain. Il y avait des affiches accrochées partout, qui figurent aujourd'hui dans les livres d'histoire. Nous n'avons pas eu école pendant un certain temps. Après les vacances, les cours ont repris, mais ce n'étaient plus des cours à proprement parler. La situation était de plus en plus critique.

Connaissiez-vous personnellement ces enseignants ?

Oui, l'un d'eux était mon instituteur, M. Lommel. Il s'est fait fusiller. C'est cette grève qui a tout déclenché, parce que les Luxembourgeois ne voulaient pas que leurs hommes partent à la guerre. Le mouvement avait débuté à Wiltz. C'était terrible. Ces affiches me restent encore en tête aujourd'hui. Pour nous, les enfants, c'était une situation effroyable. Nous comprenions un peu ce qui se passait. Nous avons déjà quelques années de guerre derrière nous. Nous avons interdiction formelle de dire quoi que ce soit contre les Allemands. Sinon, nous les aurions directement sur le dos. Je veux parler des *Gielemännercher*, des collaborateurs. Et il fallait obscurcir les fenêtres. Et gare à nous si les rideaux étaient entrebâillés. C'est là que l'Allemande qui habitait à côté de l'église est venue nous rappeler à l'ordre.

Pourquoi fallait-il donc tout obscurcir ?

On a toujours entendu dire que c'était à cause des avions. À l'époque, il n'y avait pas de lampadaires dans les rues. Il fallait que tout soit sombre. Je ne sais pas si c'était à cause des avions, pour qu'ils ne larguent pas de bombes. Sinon, ils auraient remarqué la présence d'un village.

Le 10 septembre 1944, quand les Américains sont arrivés, c'était fantastique. Tout le monde en parlait. Nous ne savions pas exactement qui étaient les Américains. Soudain, ils sont arrivés. Comme notre maison se trouvait un peu en hauteur, nous avons pu les voir s'approcher avec leurs chars et leurs véhicules. Nous étions encore en vacances et avons couru à leur rencontre. La première chose que nous avons reçue était du chocolat et du chewing-gum. Nous n'avions jamais rien mangé de tel. C'étaient de beaux et jeunes soldats. Nous étions déjà un peu plus âgées, et ils nous plaisaient bien. C'était agréable de pouvoir nous entretenir avec eux en utilisant les quelques notions d'anglais que nous avons apprises. Tout le monde pensait que le calvaire était terminé. Ceux dont les fils avaient été enrôlés s'imaginaient que ceux-ci allaient rentrer. Ceux qui s'étaient cachés sont sortis de leurs cachettes. Ceux qui avaient rejoint la Wehrmacht ne sont cependant pas revenus. Les dépêches se succédaient, disant qu'ils étaient tombés au combat ou autre. C'est devenu de pis en pis. Je ne me souviens pas exactement de quand les Allemands sont revenus, mais nous avons pris la fuite le 16 décembre. La guerre a alors repris de plus belle. Il nous était impossible de rester à la maison.

Tout à coup, les Allemands étaient de retour. Personne ne savait quelle direction prendre. Il y a eu beaucoup de tirs. Ma mère avait un oncle à Drauffelt. Son gendre avait été enlevé par les Allemands. La cousine avait deux enfants en bas âge. L'oncle avait des bœufs d'attelage. Nos chevaux nous avaient été pris. Alors, ils sont venus nous voir. Je me suis souvent demandé comment cette idée leur était venue. Il n'y avait pas de téléphone. Le 15 décembre, ils sont arrivés et mon père a dit de ne pas dételé les bœufs, car nous allions quitter la maison le lendemain. Il n'y avait aucune perspective de rester. Les Allemands étaient tellement bornés et obstinés. Ils sont simplement entrés dans les maisons et se sont installés. Nous avons donc quitté le village le lendemain matin avec toute la smala. Nous sommes partis sans savoir où aller. À cette époque, le pont de Weidingen n'avait pas encore explosé. Nous sommes donc allés jusqu'à Buderscheid et Heiderscheidergrund, où nous avons ensuite logé à l'hôtel de la famille Bissen, qui elle-même ne s'y trouvait plus. Là, un certain M. Sander s'occupait du bétail de la famille Bissen. Vers 17h – à l'époque, en décembre, la nuit tombait tôt – nous avons entrepris d'abreuver les bœufs. M. Sander nous a invités à rester à la cave. Mon père a approuvé et ils ont dételé les bœufs pour les nourrir. Nous avons tous dû nous réfugier à la cave, car des coups étaient déjà tirés. Avant qu'il ne fasse complètement noir, une jeep américaine est venue d'Eschdorf ou de Goesdorf, avec un prisonnier allemand à son bord. Lorsque des coups sont partis du côté adverse, ils l'ont abattu juste devant notre porte. La guerre était donc arrivée là aussi. Nous avons dû retourner à la cave, où nous sommes restés jusqu'au samedi. Nous recevions de quoi manger, et les hommes nourrissaient le bétail. Je ne me souviens pas de grand-chose, nous n'avions pas le droit de quitter la cave. Un jour après notre retour, l'hôtel a brûlé. Nous sommes donc retournés à la maison. Notre institutrice se trouvait avec nous. Elle et mon frère aîné étaient partis les premiers pour vérifier la situation à Erpeldange. C'était la veille de notre départ à la maison. Mon père était agité et voulait savoir ce qu'il en était. Mais le lendemain, ils n'étaient toujours pas de retour. Mon père, pris d'inquiétude, a décidé que nous rentrions tout de même à la maison. Nous les croiserions sûrement en chemin. C'est ainsi que nous nous mîmes en route. Nous les avons ensuite retrouvés à Buderscheid. Ils ont dit que 3 maisons avaient brûlé à Erpeldange et que notre escalier devant la porte était détruit. Ils ont ajouté que notre maison était occupée par les Allemands. Mon père a quand même voulu rentrer. Le pire, c'était que la grande conduite d'eau entre Weidingen et Erpeldange avait été détruite. C'était suite à l'explosion du pont. Nous dûmes donc faire un énorme détour pour rentrer chez nous. Une fois sur place, nous avons

constaté que l'escalier devant la porte avait disparu et qu'il y avait un trou dans la façade. À l'intérieur, nous avons vu que le poêle était allumé. Mon frère, qui était sur les lieux avec l'institutrice la veille et n'avait rien mangé depuis, s'est mis à pleurer. L'Allemand a demandé pourquoi il pleurait. Ma mère lui a répondu qu'il avait faim, et ils lui ont donné quelque chose à manger. Nous avons lentement récupéré, mais nous n'étions autorisés à pénétrer que dans le salon et la cuisine, ce dans notre propre maison. La maison était remplie d'Allemands. La nuit, nous nous allongions sur des couvertures par terre, sans électricité. Mon père versait de l'huile de graissage dans un couvercle de boîte de conserve avec un bout de tissu pour faire un peu de lumière. Les Allemands allaient et venaient, même si les Américains se rapprochaient de plus en plus. C'était fin décembre. En bas, dans le village, nous avions de la famille – un cousin de mon père. Ils n'entendaient rien. Comme notre maison se trouvait un peu plus haut, nous pouvions tout voir et entendre. Ils nous ont invités à les rejoindre. C'est ce que nous avons fait. Mon père et mon frère aîné retournaient à la maison le matin et le soir pour s'occuper des vaches. Parce que si elles n'étaient pas nourries, elles criaient si fort que les Allemands les lâchaient en liberté. Ils avaient également pris un de nos porcs. Ils ne nous en ont rien donné. Même chose pour cette vache. Nous sommes restés auprès de notre famille jusqu'au départ des Allemands. Après cela, nous sommes rentrés chez nous. Certains d'entre eux arboraient des têtes de mort sur leur col. Ceux-là étaient particulièrement méchants. Une fois, je me tenais sur les pierres devant la maison avec ma grand-mère. Nous étions toujours à l'affût des coups tirés à Hosingen. Il commençait à faire jour et on entendait bien ce qui se passait. C'est là que ma grand-mère a dit que Hosingen était de nouveau à feu et à sang. L'un d'eux a alors dit : « Les Luxembourgeois brûlent un cierge quand ils voient que l'Allemagne est bombardée. » Ma grand-mère lui a répondu : « Nous ne brûlons pas de cierge. Mon fils a été gazé à Dachau en 1942. » Sur ces paroles, il s'est excusé. Il n'était même pas au courant de ce qui se passait à Dachau. Ou alors, il faisait semblant de ne pas savoir. Après cela, il ne nous a plus jamais rien dit. Il voulait se venger de nous avec ses paroles. Ma grand-mère lui avait fait comprendre que nous n'avions pas l'intention d'allumer un cierge si l'Allemagne était bombardée. Nous serions heureux quand tout serait fini. Ensuite, les événements se sont enchaînés assez rapidement.

Un matin aux petites heures, ça devait être début janvier, car mon beau-frère avait marché sur une mine le 2 janvier, tout a été déblayé d'un coup. Mais ils avaient placé des mines partout. À cette époque, beaucoup de gens ont perdu la vie à cause de mines ou des obus qui traînaient. Les jeunes les ramassaient parce qu'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait. Une autre anecdote : c'était quelques jours avant le retour des Américains. Nous n'avions plus d'eau depuis que le pont avait explosé, et nous n'avions pas non plus de puits. Près de l'église, il y avait un puits communal où nous pouvions puiser de l'eau. Ils avaient réparé le chemin pour qu'on puisse l'emprunter. Ma mère nous avait envoyés, mon frère et moi, chercher de l'eau avec des seaux. Soudain, nous avons entendu des avions en provenance de Wiltz. Les tirs s'y enchaînaient encore. Ils volaient très bas au-dessus de l'endroit où se trouvait la décharge à l'époque. J'ai encore cette image en tête aujourd'hui. Ils ont tiré en continu. Des obus et des bombes. Ils ont ensuite pris la direction de notre village. Nous sommes restés près du puits, apeurés de rentrer à la maison. Nous craignons d'être touchés par un obus. Ce genre d'événements se produisait presque chaque jour vers la fin de la guerre. Nous nous sommes cachés derrière une haie, et des éclats et des obus sont tombés tout autour de nous. Heureusement, rien ne nous est arrivé. Quand la situation s'est calmée, nous sommes rentrés. Ma mère devait certainement déjà nous chercher. Nous n'étions pas revenus d'être allés chercher de l'eau. En haut de la rue, nous avons aperçu deux morts. Il y avait une maison dont les occupants avaient accueilli la famille d'en face avec leur enfant de 4 ans parce que leur maison avait brûlé. Ils étaient occupés à couper du bois dans la cuisine lorsqu'un obus a frappé en face, et un soldat allemand, pour fuir l'un des éclats, a couru dans leur maison sans fermer la porte derrière lui. L'éclat d'obus a fusé dans la cuisine et a tué les hommes des deux familles. C'était terrible. Nous avons raconté l'histoire à ma mère à notre retour à la maison. Elle

était si heureuse que nous soyons de retour sains et saufs. Nous aurions pu y laisser notre vie nous aussi. J'avais tellement peur. Mon frère et moi priions à l'époque pour que rien ne nous arrive. C'était à la fin de l'offensive von Rundstedt. Un ou deux jours plus tard, tout était fini. Mais les tirs étaient encore soutenus, personne n'était autorisé à sortir. Beaucoup ont encore perdu la vie. Il y avait des cadavres de chevaux partout. C'était horrible. Tout ce qui gênait sur le chemin était abattu. Et puis, il y avait les obus et les éclats.

Nous y avons survécu. Les cours ont été suspendus jusqu'à l'automne. L'institutrice était toujours là, mais elle a ensuite été mutée. Nous n'avions toujours pas école au printemps, c'était la pagaille. Le pire, ça a été la perte des fils et les déplacements forcés. Déjà pendant la guerre, on pouvait voir les portes d'entrée clouées des familles déplacées. Vous n'aviez pas le droit de dire quoi que ce soit, au risque de vous faire fusiller ou d'être déplacé. Même chose pour les jeunes hommes qui ne voulaient pas faire la guerre.

Ils ne sont pas tous revenus, n'est-ce pas ?

Certains sont revenus, mais beaucoup ont laissé leur vie au front. Mon beau-frère d'Eschweiler a marché sur une mine. Il avait 18 ans. Je ne le connaissais pas à l'époque, mais ma belle-mère m'a dit plus tard qu'il avait déjà passé les tests de sélection militaire. Il devait rejoindre la Wehrmacht en décembre. Mais grâce à l'arrivée des Américains, il a pu rester chez lui. Et puis, il a fallu qu'il marche sur une mine ! Ils l'ont quand même perdu. C'était tellement triste. J'ai toujours été tellement navrée pour cette dame. Quand nous avons eu des enfants, ça allait mieux. Elle a pu s'occuper de nos enfants, etc. Mais j'ai souvent ressenti de la peine pour elle. Plus tard, quand une explosion retentissait quelque part – dans les années 1950, les détonations restaient fréquentes dans les bois lorsque des munitions étaient retrouvées – j'ai toujours éprouvé un sentiment de malaise. Mon mari travaillait à l'administration des forêts, mais ils veillaient sur leurs travailleurs. J'ai toujours espéré que rien ne lui arrive dans les bois. Il y avait encore tellement de munitions qui traînaient. Beaucoup de gens ont perdu des doigts à l'époque, en ramassant des obus. Ils ne savaient pas de quoi il s'agissait.

À partir de 1947, les cours ont repris normalement. En fait, dès 1946. Les leçons étaient données par l'institutrice qui s'était enfuie avec nous. On a rattrapé un peu de la matière, mais on n'a pas appris grand-chose. Nous avons commencé par le français, parce que jusque-là, nous n'avions presque rien appris. Je m'en sortais mieux en anglais qu'en français. Nous dûmes ensuite faire face aux dommages de guerre. Ceux dont les maisons avaient été détruites ont reçu de l'argent de l'État. Les choses se sont lentement améliorées à partir de ce moment-là. Mais la misère était omniprésente. On ne gagnait pas grand-chose non plus. Le peu d'argent gagné, il fallait ensuite bien le gérer. Nous avons perdu bien d'autres choses, mais c'était ainsi. Nous étions heureux d'avoir conservé tous nos membres et de pouvoir travailler.

Notre oncle Batty était un religieux. Il a été vicaire à la cathédrale et directeur du Luxemburger Wort. Il a également travaillé comme écrivain et journaliste. Il a écrit « Mein Kriegstagebuch », un journal de guerre. Dès 1933, la guerre a fait rage en Allemagne. Et les Allemands ont tout lu. C'est pourquoi il était listé, et quand ils sont arrivés au Luxembourg, ils l'ont arrêté sur-le-champ. On a reçu une dépêche disant qu'il se trouvait en prison. Lorsque son père, c'est-à-dire mon grand-père, est décédé 2 jours plus tard, nous avons signalé le décès, et un jour avant l'enterrement, un véhicule tout-terrain est arrivé avec mon oncle à bord. Ils l'avaient ramené pour la bénédiction. Ma grand-mère a demandé s'il venait aussi à l'enterrement, mais il a dit non, parce qu'il ne voulait pas suivre la dépouille de son père aux côtés d'un Allemand. C'est la dernière fois que je l'ai entendu et qu'il est venu nous voir. Cela nous a fortement marqués. Nous ne l'avons jamais revu. Il a été déporté à Hinzert, puis ramené en prison dans le Grund. Un certain M. Loesch, qui travaillait au service de la Grande-Duchesse, a voulu l'emmener

avec lui. Mon oncle a rétorqué qu'il n'était pas un lâche. Il savait ce qui l'attendait. En août, il a été renvoyé à Hinzert, puis à Dachau. En 1942, il était à bout de force en raison des coups subis et de la malnutrition. Il était autorisé à écrire toutes les 2 semaines, nous idem. Tout ce qui ne leur convenait pas dans les lettres était coupé. En septembre 1942, nous avons reçu une urne avec ses cendres. Ses cendres reposent dans la tombe des doyens à Wiltz. Cela a été un événement terrible pour toute la famille. Pour le pays aussi. C'était un homme important et érudit.